

N°4

Direction de publication • Vincent Simon
Conception graphique • Stick
Interviews par Marie-Hélène Bourcier, Cécile Broqua, Carole Gomila, Vincent Simon
Traductions • Patrice Cassignard, Vincent Simon
Posters • Del LaGrace Volcano, Kaël T Block, Georges Tony Stoll, Jean-François Texier

DILDO 4

* * * *
Queer Povera

INTERVIEW

Bordeaux
Paris
London
San Francisco

LABANDEDESQUATRE parÉlisabethLebovici•Mai
2004DeLaGraceVolcano parMarie-HélèneBourcieretVincent
Simon•Novembre2003GeorgesTonyStoll parVincentSimon•Janvier
2004PatrickCalifia parVincentSimon•Décembre2004Jean-
FrançoisTexier parCécileBroquaetCaroleGomila•Février2004

LA BANDE DES QUATRE

ÉLISABETH LEBOVICI

Ne pas faire de ces discours un ensemble. Pas de mathématiques modernes. Pas de catégories. Pas de regroupements familiaux. Chacune des quatre personnes interviewées parle assez longuement et clairement, pour qu'il n'y ait pas de confusion : chacune pour elle-même, d'elle-même, de ses expériences, de sa réalité, de ses fabrications. Ou, pour employer un terme cher à Georges Tony Stoll, l'un parmi cette bande des quatre au sommaire de Dildo : de ses inventions.

L'invention de soi, ça peut commencer avec celle d'un corps, mais aussi d'un nom. L'entretien mené avec Del LaGrace (ou Della Grace) Volcano s'ouvre par l'évocation de son nom propre, qui n'est d'ailleurs pas inventé (ce n'est pas un nom de scène) mais dont la fabrication, comme un montage, rend compte de l'état de fluctuation. Ce nom "réalise", littéralement, les mutations du genre, de l'état-civil, de la sexualité, voire même de l'âge plus avant détaillées (de la ménopause sous testostérone, etc...). Cette histoire de montage afin de produire "un corps hermaphrodite qui m'appartient", tel que l'énonce Del, n'est pas narrée comme un destin, comme une destinée d'exception, mais décrite comme une série d'expérimentations, de tâtonnements dans un monde forcément inconnu et sans repères (ni remères).

Vérifier la plasticité de ce monde : c'est un peu comme ça que je me figure le travail artistique de Georges Tony Stoll, un travail où tout peut arriver et où, pourtant, tout est à portée de main (c'est à dire, de regard) : les hommes qui y apparaissent, comme les objets, usagés, usuels, fabriqués, fatigués, marchent quand même "à leur vitesse, ils marchent à leur manière, ils tentent des coups, ils se contredisent, ils sont attirés par un ensemble d'inconnues. Ils veulent justement tenter le coup d'une accession à l'intérieur de ces inconnues, voir ce qui s'y passe, foutre tout en l'air ou s'éclater", dit-il. Je ne figure pas dans les photographies de Georges Tony Stoll (ni dans ses vidéos, dans ses performances, dans ses textes...) et pourtant, je suis à l'intérieur, je me confronte, j'éprouve, je m'éprouve.

L'invention de soi n'est pas seulement celle d'un corps mais aussi d'une psyché. Pas la peine de se transformer physiquement si l'on n'accepte pas

l'existence d'un inconscient. Peut-être cela n'est-il pas d'une si grande évidence. "Je me considère comme un homme, explique Patrick Califia, mais je sais aussi que je ne suis pas un homme dans le sens conventionnel. Pour la plupart des gens, cette identité n'est qu'une illusion émanant de moi. Je pense que beaucoup de transsexuels et transgenres vivent le dilemme suivant : comment faire coïncider l'intérieur et l'extérieur? Comment peut-on accepter ce qu'on ne maîtrise pas?". L'approche de Patrick Califia est pragmatique et pédagogique : il s'expose en essayant d'aider les autres, dans une relation "humaniste", dénouée des préjugés et des catégories, notamment psychanalytiques, d'analyse du développement psychique. C'est aussi réinventer "la part de l'autre" y compris au sein des associations regroupant les minorités sexuelles, lesquelles ne sont jamais à l'abri des discriminations.

Jean-François Texier fait tout simplement du tricot. Mais, comme il le raconte, dans une sorte de "ma vie mon œuvre" assez rigolo, le tricot, c'est pas si simple, même s'il s'agit d'une procédure assez basique dans sa pratique : une maille à l'envers, une maille à l'endroit. À la fois activité et attente, occupation (dans les lieux de drague : on brode, on brode), et produit d'art contemporain (là, on ne brode plus vraiment, on balance aussi), le tricot devient ici, détaché de toute relation à un sexe ou un genre (broderie ou tricot ne relèvent pas d'une spécificité féminine, une bonne fois pour toutes !), un motif péché. Pas un patron.

Justement. Ce que j'aime bien, dans la réunion revigorante de ces textes précis, c'est qu'à la fin, ils ne produisent aucun modèle. Ce sont juste des exemples. Ces textes, je ne les ai ni sollicités, ni décryptés, ni rédigés, je viens juste de les lire. Et franchement les voir écrits, dans une coexistence d'ailleurs totalement inédite (quel magazine, quelle revue, quel journal?) me fait du bien. Je me souviens d'un artiste californien, Charles Ray, qui, il y a bien longtemps, m'avait demandé "si tu baisais avec un animal, tu choisirais selon le genre, ou selon l'espèce?" Un girafe ou une tigre? Une oie mâle? La question m'est restée posée.

Del LaGrace Volcano, artiste visuel et "gender terrorist", s'est fait connaître sur les scènes queer et artistiques anglo-saxonnes par son travail de documentation de la culture drag king (*The Drag King Book*, avec Judith Halberstam) ainsi que par ses auto-portraits et son travail sur les corps queers (transgenres, butch...), notamment dans les livres *Sublime Mutations* et *Love Bites*. Lors de sa dernière édition le Festival du film gay et lesbien de Paris lui a consacré une exposition.

Quelle est l'histoire de ton nom ?

On m'a donné le nom de ma mère qui elle-même portait celui de sa grand-mère, Della Grace. Ma mère s'appelait Della Jeannine Grace. Quand elle a épousé mon père, elle a changé le Della en Debra, qui était un nom à la mode aux USA dans les années 50. Quand j'ai eu 18 ans, j'ai changé le Debra en Della, faisant le chemin inverse.

Et pourquoi avoir choisi de retrouver le nom de ton arrière grand-mère ?

Sans doute parce que le nom de mon père, Wood, me semblait étranger. Mon père est conservateur, républicain et mormon. Alors inutile de dire que je me sentais en plus grande connexion avec mon héritage matriarcal. C'était un geste féministe de retourner au nom de la mère, même si ce nom était en fait celui de son père. Mais ayant appartenu à mon arrière grand-mère, cela me semblait bien.

J'ai été Della Grace pendant presque vingt ans et j'utilise toujours Della Grace. En 1995, j'ai épousé Johnny Volcano, un ami queer dont j'étais amoureux. On s'est marié pour les cadeaux, la fête et la politique. En plus il avait un nom génial auquel j'étais apparenté. Les invitations disaient "Marriage, it's a DRAG!". La plupart de nos invités sont venus travestis, alors c'était un événement très queer.

D'où viens-tu ?

Je suis né dans le sud de la Californie, près de Disneyland. Mais j'ai grandi sur la côte, à mi-chemin entre San Francisco et Los Angeles, au pays des cow-boys. J'ai aussi vécu quelque temps chez mon père, à Tulsa, Oklahoma.

Pourquoi es-tu parti à Londres ?

Je suis tombé amoureux. Ma première relation importante c'était avec une gouine qui venait de Londres que j'ai rencontrée et dont je suis tombé amoureux à San Francisco. Au bout de six mois elle devait partir et on voulait rester ensemble.

Et tu es resté ?

Oui. Je suis resté à Londres mais pas avec elle ! Je suis parti après deux ans et je suis revenu trois ans plus tard. J'y ai donc vécu entre 1982 et 1984, puis de 1987 jusqu'à maintenant. Presque vingt ans. C'est presque par accident que je vis là.

Comment définirais-tu ton identité de genre et ton identité sexuelle ?

Je dois me définir ?

Penses-tu que c'est possible ?

Ouais c'est possible et, bien que je n'aime pas qu'on me colle une étiquette alors que subsistent des discriminations basées sur la distance de chacun à l'égard de l'idéal, la norme, je le ferais quand même. Donc concernant ma propre identité de genre, je me vois comme inter genre, queer de genre, transgenre et intersexe. Inter genre dans le sens de mélange des genres. Je m'identifierais comme trans si ta définition de trans signifie être au-delà des genres plutôt que allant de A à B. Sexuellement je suis poly sexuel, bien que je ne le revendiquerais pas comme une identité mais comme une pratique. J'ai vécu la majorité de ma vie d'adulte dans une communauté de gouines cuir. Je me présente aussi comme hermaphrodykel. Je suis

1. HERM : Him + her = lui + elle ; dyke : gouine ; hermaphrodite

avant tout attiré sexuellement et émotionnellement par les femmes, mais très occasionnellement un homme biologique peut avoir sa chance. Mais je suis principalement attiré par les personnes queer de genre et intelligentes, quelque soit leur sexe biologique.

Quelle différence entre poly sexualité et bisexualité ?

La poly sexualité autorise la possibilité de nombreux genres, et pas seulement deux comme le fait la bisexualité. La pan sexualité, à mon avis, autorise aussi la possibilité d'une attirance sexuelle pour d'autres espèces. C'est probablement beaucoup trop complexe pour la plupart des gens. Je n'avais pas réalisé, au début, que la pan sexualité avait cette connotation. Mais quand tant de gens me l'ont dit, j'ai réalisé que ce n'est peut-être pas une étiquette identitaire si géniale que ça à porter.

Considères-tu ton identité de genre et ton identité sexuelle comme relevant d'un choix ou d'autre chose ?

Je trouve le concept de choix intéressant dans son ensemble. En ce qui me concerne, je dirais "Oui". Je sens que j'ai le choix. J'aurais pu continuer à être perçue comme étant seulement femme. J'aurais pu avoir une vie hétéronormative. Dire que j'ai eu le choix ne signifie pas que j'aurais été heureuse si j'avais suivi ce chemin. Je n'ai pas pu choisir comment mon corps se développait, en ce qui concerne mon état d'intersexe, auquel je n'ai pas touché, au contraire de mon identité intersexe. J'ai choisi ce que je voulais faire à cet égard, même si mes choix n'étaient pas pleinement informés, même si j'ai été déçu par les docteurs en regard de ces choix.

Peux-tu préciser ?

Ok. A la puberté mon corps ne s'est pas développé selon des lignes féminines ordinaires. J'ai commencé à avoir de la barbe. Mon sein gauche s'est surdéveloppé et mon sein droit ne s'est pas du tout développé autant. Le côté droit de mon corps produit moins de poils que le gauche. À dix-sept ans, on m'a opéré. J'ai demandé que le sein gauche soit ramené à la taille de mon sein droit, qui était très petit, un

petit bonnet A. Ma mère avait de très petits seins et c'est cela que je voulais. Le chirurgien, un homme, le docteur Jorgensen, a décidé à ma place que je devais avoir de gros seins et a seulement réduit un peu le gauche et a mis un implant de silicone dans le droit. C'était intéressant parce que c'était un peu comme si on me recréait comme femme. Alors j'ai essayé de me dire "Ok. Je vais vivre en accord avec ça" parce que non seulement j'étais de sexe féminin, mais avec un certain corps, de longs cheveux flottants. Alors j'étais aussi très féminine. Bien que je ne le sois pas. Je n'ai pas choisi d'avoir une barbe mais j'ai choisi ce que j'en ai fait. Beaucoup de transsexuels disent qu'ils n'ont pas eu le choix et beaucoup de gays et de lesbiennes aussi. Je ne le conteste pas. Beaucoup de gens ont l'impression de ne pas pouvoir choisir et je crois que c'est vrai en ce qui les concerne. Mais d'autres ont plus de capacités de choix et de ce fait plus de privilèges.

Pourquoi as-tu choisi de prendre de la testostérone ? Comment l'utilises-tu ? Qu'est-ce que ça signifie pour toi ?

La première fois que j'ai entendu parler de gens qui prenaient de la testostérone ma première réaction fut la colère car je le percevais comme de la propagande queer. Je pensais "J'ai déjà tout ça. Je n'ai pas besoin de testostérone!". J'avais aussi une réaction typiquement féministe radicale du genre "Ah ! Encore les hommes ! Tout le monde veut être un homme, privilégier la virilité, la masculinité". Donc j'étais hostile à cette idée. J'ai ensuite rencontré Jordy et Stafford à San Francisco et eu une brève aventure avec chacun d'eux. J'étais assez féminine à cette époque, une gouine fem' queer. J'avais perdu beaucoup de poids. Je pesais environ 50 kilos. Ce qui est extrêmement mince pour moi. J'avais 33 ans et j'étais curieux des changements que la testostérone occasionnait dans leurs corps. Ils m'ont proposé une injection mais j'ai dit "Non". Un an plus tard, après plus de réflexion et de recherche, j'ai dit "Oui".

Comment t'es-tu senti ?

Je n'ai pas ressenti grand-chose la première fois mais je ne peux pas être sûr. Mon amant/e a essayé avec moi et

on a beaucoup baisé. Mais là encore on baisait beaucoup de toute façon. Qui sait si c'était à cause de la testostérone ou parce qu'on était très chauds. Bref je n'ai pas d'avis sur cette idée qui veut que la testostérone te rende plus agressif et/ou plus sexuel. J'ai toujours été assez agressif et sexuel avec ou sans testostérone supplémentaire. Astrologiquement je suis d'un signe de feu. Alors est-ce astrologique ou hormonal?

Avant de décider de suivre une cure de testostérone, j'avais subi des tests hormonaux. J'avais déjà laissé pousser ma barbe, pour la première fois de ma vie. C'était facile avec ma barbe et les gens qui me voyaient comme une femme de me faire prescrire tous les tests possibles par un docteur. Ils ont découvert que mon niveau de testostérone était le même que celui des hommes au plus bas niveau, et beaucoup plus élevé que celui des femmes, y compris celles qui ont de multiples kystes aux ovaires (ovaires polykystiques) qui font que le corps produit plus de testostérone. Presque 20 % des femmes ont ce syndrome, qui peut entraîner une pilosité faciale extraordinaire, la stérilité et parfois conduire à l'obésité. Ils disaient que j'avais cette maladie. Mais j'avais aussi une surdose de testostérone qu'ils ne pouvaient pas expliquer. Ils ont donc cherché si j'avais des tumeurs. Rien. Ils ne pouvaient toujours pas trouver les raisons pour lesquelles mon niveau de testostérone était aussi élevé. Comme ils ne trouvaient aucune contre indication, j'ai décidé de prendre les devants et de privilégier la testostérone.

Une autre possibilité est qu'un seul de mes ovaires fonctionne normalement, l'autre ayant un fonctionnement testiculaire. C'est ce qu'on appelle un ovotesticule. Toutefois ils ne peuvent pas en être certains tant qu'ils n'ont pas ôté les ovaires pour les observer au microscope. Ce qui signifie de les enlever pour de bon. Mais je ne veux plus d'interventions chirurgicales, merci ! J'ai pris de la testostérone pendant presque huit ans et je me sens toujours très bien dans ma peau.

Tu te sens plus puissant ?

C'est difficile à dire. J'ai été traumatisé par cet implant en silicone qui est resté dans mon corps pendant vingt-sept ans. Il était devenu dur et

inconfortable. Ces implants doivent être enlevés au bout de quinze ans maximum. Qui sait les dommages que cela a pu causer en moi ? Finalement je l'ai enlevé. J'ai fait réduire le sein gauche, enlevé l'implant et j'ai conservé les tétons, les sensations. J'ai les petits nichons que j'ai toujours voulu. Je me sens mieux dans mon corps. La testostérone n'est qu'une petite part de mon expérience. Mon clitoris a toujours été peut-être deux fois plus gros que la moyenne, mais loin d'être aussi gros qu'il l'est maintenant. Avant la testostérone, je pouvais déjà le faire bouger de haut en bas comme un petit pénis et faire des trucs avec et je peux toujours le faire. J'aimais ça mais quand j'ai vu qu'il pouvait être plus gros, c'est cela que j'ai voulu. Une "bite-clit", pas un pénis. Je voulais que mes organes génitaux aient une apparence plus intersexe. Je suis une mutation intentionnelle, créant un corps hermaphrodite qui m'appartient.

Est-ce vrai que lorsque le clit commence à grossir tu perds la sensibilité ?

Je ne sais pas. C'est difficile à dire. Ça n'a pas été mon expérience. C'est difficile quand tu es là dedans depuis longtemps de te souvenir. Je pense que c'est comme la naissance d'un enfant. Les gens disent qu'ils ne se rappellent pas la douleur que c'était de donner naissance à un enfant. Car s'ils se souvenaient, ils n'auraient plus jamais d'autre enfant. Tout ce dont je me souviens c'est que mes orgasmes sont devenus très différents, plus long, beaucoup plus intenses. Mais quand cela devient normal pour ton propre corps ce n'est plus si extraordinaire.

C'est pourquoi tu as arrêté ?

J'ai arrêté de prendre de la testostérone depuis dix mois afin de suivre une autre série de tests médicaux intersexes mais aussi, au fond, c'est que je ne veux pas devenir chauve. J'aimerais bien trouver un autre moyen pour réguler mes taux d'hormones que me planter une aiguille dans le cul tous les mois. Je m'inquiète vraiment au sujet des effets à long terme de l'usage de la testostérone... Les effets plus graves que le fait de devenir chauve ! Et il y a aussi la ménopause pour ceux d'entre nous qui prennent de

la testostérone mais qui n'ont pas fait d'hystérectomie.

En ce qui te concerne ?

Parfois j'ai des bouffées de chaleur, des suées nocturnes et des problèmes d'irritation. Je sais qu'en arrêtant la testostérone ces symptômes deviendront plus intenses. En fait, la testostérone est une très bonne hormone de substitution si tu ne crains pas les effets secondaires comme la taille des organes génitaux qui augmente, la barbe qui pousse et plus de muscle. En ce qui me concerne, la testostérone m'a transformé seulement à un faible degré, parce que j'avais déjà un taux élevé. Je ne partage pas l'expérience de certains FtoM qui sont inquiets s'ils ont un jour de retard pour leur injection. Je me demande dans quelle mesure les effets psychologiques secondaires attribués à la testostérone sont seulement dus à la propagande du genre.

Tu es dans le film *Venus Boyz* avec des drag kings, des FtoM etc. Penses-tu qu'il y ait une continuité entre lesbiennes, butchs, drag kings, transgenres ?

Non. Je ne crois pas aux continuités.

Ok. Question suivante : dans le *Drag King Book* tu définis le drag king comme une personne qui, quel que soit son sexe biologique, performe intentionnellement la masculinité.

Je disais : "Réussit une performance intentionnelle de la masculinité". Oui, il y a un degré d'intentionnalité.

Alors inclurais-tu des hommes biologiques dans cette définition ?

C'est une question délicate parce que lorsque j'ai écrit ça je pensais que oui. Maintenant je pense qu'il y a beaucoup d'hommes qui réussissent à performer intentionnellement la masculinité, comme les comédiens, les acteurs. Ils réussissent des performances de la masculinité. Alors cette définition ne convient pas. Je ne dirais pas d'eux qu'ils sont des drag kings. Mais je ne dirais pas non plus qu'un homme biologique ne puisse pas être un drag king. Peut-être, en fait, j'appellerais plutôt ça le "criss-cross dressing"¹. Cependant j'ai vu d'étonnantes performances de la

masculinité qui sont à plusieurs niveaux. Si un homme biologique peut jouer le rôle d'une femme qui elle-même performe la masculinité, alors je dirais de lui qu'il est un garçon bio drag king. Mais en termes d'action féminine, je suis maintenant plus enclin à voir la performance drag king comme quelque chose qui est pour les femmes. Mais je n'aimerais pas établir une catégorisation définitive. C'est difficile parce que, d'un côté je veux être inclusif, et de l'autre, les femmes ont beaucoup plus de difficultés à occuper un espace et à être des performers et à dire "Regardez moi". Je pense que la performance drag king autorise ce potentiel d'une façon qu'aucune autre espèce de performance ne permet. Donc je ne sais pas. C'est plus du criss-cross. Parfois quand les gens me regardent ils pensent "Est-ce un homme qui se fait passer pour une femme?". Mais dès qu'ils voient que ma barbe est réelle ils supposent automatiquement que je suis un homme habillé en femme, ce qui pour moi est un échec. Je ne veux pas être perçu ainsi.

La différence, quand des hommes biologiques performant la masculinité, est-elle qu'ils le font de manière non critique ?

Non. Je pense que de nombreux hommes sont très critiques à l'égard de la masculinité. Je veux dire, il y a de grands comédiens, des gens qui font des parodies d'hommes politiques. Je ne me souviens pas de leurs noms. Quand ils jouent Georges Bush ou Tony Blair ils sont très critiques. Mais leur critique porte plus sur la politique que sur la politique sexuelle. Mais il y a beaucoup de femmes qui jouent les drag kings sans critiquer la masculinité. Le fait d'avoir quelques idées féministes n'est pas non plus utile pour définir un drag king.

Que penses-tu de la façon dont tu as été présenté ou inclus dans le festival gay et lesbien de Paris, d'une façon qui souligne l'image lesbienne ?

C'est faux si tu regardes le contenu des photos. En fait il y a très peu de lesbiennes dans les photos.

1. mélange des genres dans le vêtement

As-tu choisi l'image du flyer qui était une image très lesbienne ?

Nous avons choisi cette image ensemble. J'ai participé au choix mais c'était peut-être plus Nadège que moi-même. Et puis je ne m'en préoccupais pas tant que ça. Mais en terme de contenu c'est beaucoup plus trans. Même les photos de l'atelier drag king. La majorité de ces femmes ne sont pas lesbiennes. Il y a très peu de lesbiennes. Tu ne pourrais pas dire en les regardant qui est lesbienne et qui ne l'est pas. Il se trouve juste que je le sais. La plupart des femmes sur ces images sont bisexuelles ou hétérosexuelles. Donc la seule image lesbienne de la série est celle utilisée pour le flyer. En même temps, peut-être est-ce dû au fait que les personnes qui m'ont permis de venir ici - Florence, Baba, Viva, Nadège - sont lesbiennes. Je pense qu'elles voulaient quelque chose pour les lesbiennes. Les hommes aussi se sentaient bienvenus. J'ai ressenti une petite pointe d'hostilité de la part d'une lesbienne qui est venue et peut-être s'attendait-elle à voir des images lesbiennes et pas celles présentées. Je croyais que les œuvres seraient plus choquantes pour de nombreuses lesbiennes présentes. Mon travail est définitivement plus important pour les lesbiennes que pour les gays. Les gays ont tellement d'artistes.

À propos des *Transgenital Landscapes*, quel rapport ont-ils avec le cadrage médical, les mesures des organes génitaux réalisées par les médecins ? Pourquoi as-tu décidé de re-cadrer cela ?

C'est exactement ce que je voulais recadrer, toutes les façons dont les organes génitaux sont représentés. Tu parles des images avec les règles qui mesurent les organes. C'était un ami qui m'avait demandé de photographier sa transition homme-femme. Ça l'intéressait beaucoup de voir comment son phallus allait grossir sous l'effet de la testostérone. Alors nous avons pris une règle et nous avons mesuré. Nous sommes tous les deux au courant de toute l'histoire de ces images. D'autant plus qu'il est noir. J'établissais alors un petit dialogue avec Mapplethorpe. C'est un jeu de mots visuel. Une blague que certaines personnes ne comprennent pas. Je trouve que ces photos sont belles. Mais

beaucoup de gens les trouvent difficiles et dégoûtantes. Je veux que les spectateurs comparent mes images avec celles qu'ils ont déjà vu, qu'elles soient pornographiques ou médicales. Je voulais que ces images soient belles. Je suis fier de ce travail. Je le défendrais. J'aime aussi la façon dont les images sont accrochées dans la galerie. Elles n'ont été accrochées ainsi qu'une fois auparavant, aux Gay Games à Amsterdam. Je les ai appelées les "photos de têtes", "têtes de bites" et "têtes de têtes". D'un côté tu vois les vrais hommes transsexuels, la façon dont ils veulent être présentés et être vus, c'est-à-dire comme les autres hommes. Et puis tu vois la différence au niveau du sexe. Et aussi rendre visibles les choses qui sont cachées et considérées comme honteuses. Je pense que ça fonctionne.

Georges Tony Stoll, photographe et vidéaste, s'entretient avec nous au sujet de son travail, de la représentation des homosexuels à la télé, du suicide des jeunes pédés et lesbiennes, de la pornographie, du sexe et de l'amour entre hommes, de la chance qu'ont les homosexuels d'inventer leur vie... Un entretien aux échos foucaaldiens qui détonne avec le discours intégrationniste républicain ambiant.

À propos de ton travail, pour moi la première question qui se pose c'est : pourquoi les sujets humains dans tes photographies sont uniquement des hommes ?

Simplement parce qu'ils sont à côté de moi. Ce sont eux que je connais le mieux. Les hommes sont plantés au sol à côté de moi, je les vois, je les touche, je m'en sers. Je ne l'invente pas, c'est comme ça. Le désir sexuel entre en jeu, ça c'est clair, mais la place du désir sexuel dans l'histoire de mes photos est minimale. Les photos ne montrent pas seulement ce désir-là. Il existe, il est quelque part.

J'ai l'impression que dans ce que tu dis il y a un souci d'authenticité, d'honnêteté, "parler de ce que je connais". Et à partir de ce que je connais produire quelque chose de nouveau...

L'authenticité, je ne suis pas très sûr de ça. Les hommes qui sont dans mes photos ne doivent pas être d'abord ou essentiellement ou même aussi des hommes authentiques, vrais. Les hommes dans mes photos sont en marche, à leur vitesse, ils marchent à leur manière, ils tentent des coups, ils se contredisent, ils sont attirés par un ensemble d'inconnues. Ils veulent justement tenter le coup d'une accession à l'intérieur de ces inconnues, voir ce qui s'y passe, foutre tout en l'air ou s'éclater. C'est plutôt ça. Ils sont peut-être forcément très idiots, très bêtes, très incertains, très communs. Ils n'ont rien de magnifique. S'ils deviennent magnifiques, c'est qu'ils existent à l'intérieur du cadre des photos. Mais ils ne sont pas forcément des chevaliers. Ils peuvent devenir des exemples, "Faites le", "Faites le après le dîner" qui est le titre d'une mes pièces vidéo, mais ils ne sont pas des chevaliers. En fait

ils ne sont les représentants de rien si ce n'est d'un moment actif de leur propre existence. Ils sont forcément en réaction, ils sont forcément en contradiction. Cette réaction et cette contradiction peuvent être considérées politiquement. Ils sont des exemples d'êtres qui mettent en place une activité qu'on peut considérer comme phénoménale, mais au départ, moi, je ne sais pas ce que veut dire "déplacer les montagnes".

Je ne sais pas si on l'a su

Pourtant c'est intéressant de déplacer les montagnes, et d'autres ont su le faire, les révolutionnaires par exemple. Je crois qu'il faut déplacer les montagnes, tout le monde d'ailleurs essaie, je crois, tous les jours. Alors, les hommes dans mes photos, ils le font eux aussi. Mais qu'est-ce qu'on voit ? Qu'est-ce qu'on est en train de voir ? C'est plutôt ça mon travail.

Alors est-ce que ce qui t'intéresse chez eux c'est, sans être péjoratif, une certaine banalité, de la même façon que tu introduis dans tes photos des éléments, du genre des sacs en papier, des sacs en plastique... Des choses qui semblent être sous la main ?

Au départ ils ne sont pas exceptionnels et peut-être, dans le cadre de la photo, ils le deviennent. Mais ils ne sont pas exceptionnels parce que personne n'est exceptionnel. Les objets sont comme les corps, leur réalité est claire, importante, ils sont à égalité des corps de ces hommes. Tout ce qui est sous ou à portée de la main est important, et certainement parfois essentiel.

Finalement ce qui t'intéresse chez eux c'est les histoires ? J'ai l'impression dans ce que tu en dis qu'il y a des histoires qui se construisent.

Je ne crois pas que ce sont des histoires pour raconter des histoires. Dans la performance existe ce qui a été appris, ce qui a été acquis, et ce qui est inventé. Forcément ce qui est inventé vient de ce qui a été appris. Certainement, à un moment donné, ce que l'on sait n'est plus suffisant, et à ce moment-là, on se met à inventer. Forcément mon travail est un travail sur la fiction. C'est la fiction de la performance, pas la part fictionnelle de la performance, mais vers quelle fiction la performance peut projeter celui qui la fait et ceux qui la regardent. En même temps, ce n'est pas du tout vers un monde différent, difficile, ou meilleur. La fiction est cette étrange nécessité que l'on a tous, vivre ailleurs ou vivre en ailleurs. Alors, inventer quoi? Les hommes dans mes photos inventent forcément, mais moi je n'ai envie de donner que ce nom-là, l'invention. Je n'ai pas envie de donner un autre nom à l'invention. Ces inventions, je n'ai pas envie de leur donner un nom.

Tu ne veux pas dire ce qu'ils inventent.

Ce qui est en train de se passer dans mes photos n'est pas si phénoménal que ça parce que nous passons notre temps à inventer. Tout le temps. On le fait constamment. Qu'est-ce que ça veut dire créer? Est-ce que quand on dit créer, on pense forcément à Michel Ange? Créer peut être absolument minimal, très petit, de très petites choses. Après il y a l'histoire du cadre de la photo, du film vidéo, de l'installation, c'est-à-dire toute la circulation de l'art. L'art produit des objets différents, utilisables seulement par les yeux et l'esprit. On peut penser que ce qu'on est en train de voir à l'intérieur du cadre est phénoménal.

La puissance de l'art c'est peut-être cette mise en scène ?

Ce n'est pas une histoire de mise en scène, c'est surtout une histoire de communication. Une autre communication.

Parce que ça montre ?

Oui, et qu'à ce moment-là on se met à parler.

Dans le livre coordonné par Lebovici sur l'intime tu parles à un moment d'exercices privés, qui devraient par définition rester dans le cadre du privé, donc pas être communiqués vers l'extérieur...

"Exercice privé" est un terme générique. L'exercice privé est une action ou une réalité qui n'est pas partagée ou alors avec très peu de monde. Qu'est-ce que c'est l'exercice privé? Comment ça se passe? Est-ce que c'est se branler? Est-ce que c'est se laver ou au contraire ne pas se laver? Est-ce que c'est arriver chez soi et mettre un slibard de La Perla avec le soutien gorge assorti? Ou bien, est-ce décider de construire dans son salon une sorte de tipi avec des tasseaux ramassés dans la rue et penser une occupation autre à l'intérieur de ce tipi à l'intérieur de son salon? Quand on dit "exercice privé" ce qui est attractif c'est sûrement la réalisation d'un phénomène hypothétiquement interdit, en dehors d'un ordre établi. Dans mes photos les hommes pensent, veulent se voir actifs mais autrement. Ils s'entraînent, ils jouent, ils s'inventent mais sans exemples. Ils engouffrent leur torse dans des sacs de tissu blanc, ils se couchent sur des lais de toile cirée, ils se transforment en sculpture vivante, ils se peignent les mains en bleu. Ce sont des exercices privés comme les autres, comme ceux auxquels on s'attend, loin de ce qui est dit normal. Parce qu'après tout, un homme qui porte des dessous féminins n'est pas si loin d'un consensus autour du comportement anormal. Si ces exercices à l'intérieur de mes photos risquent devenir remarquables, c'est à cause du cadre de la photo.

Tu photographies des exercices privés, dis-tu, sans pour autant faire un travail sur l'intime, sur ta vie privée. Est-ce que tu travailles sur une espèce de passage du privé au public via le cadre de la photo ?

Tout le travail se fait dans ce que j'appelle "le territoire de l'abstraction". Ce n'est pas un lieu mais plutôt une idée, peut-être celle du monde ailleurs, enfin là où tout se

vérifie, les arcanes de ma propre histoire et celles d'une histoire plus universelle. Tout se vérifie et se transforme au gré des nécessités. Il y a forcément des passages entre ce qui est dedans et ce qui est dehors.

Chaque information peut prendre une importance capitale sur le comportement, sur la sensation que l'on a de soi et de ce qui est autour de soi. Le regard s'inscrit dans ce territoire et cherche à voir, mais à voir ce qu'il n'a jamais vu, parce que le regard, qui finalement décide de tout pour moi, est prêt à perdre toute notion déjà connue et vérifiée. Là, l'invention prend sa place, la communication évolue, l'inconnu devient accessible. L'invention reste possible, plausible, même s'il est parfois difficile de croire à ce nouveau pouvoir. Mais certainement comme dans un mirage.

Tu peux préciser ?

Si je raconte un peu, en 1991-1992, j'ai décidé d'arrêter tout ce que je faisais. En fait, je ne voulais plus rien faire de concret, je ne voulais plus travailler pour les autres par exemple, ne plus exister dans ce lieu-là. Je me suis retrouvé alors dans un système que j'ai créé et où en fait je me voyais par flashes. C'est comme si je passais et je me voyais à un moment donné et je repartais. Et j'avais une activité dans cette existence devenue difficile. J'étais très actif, j'inventais des situations, des lieux, je construisais un territoire qui n'était pas du tout fermé sur l'extérieur. Au contraire, je le voulais à l'intérieur de l'extérieur. J'ai commencé à faire des photos comme ça, pour voir sur la photo ce qui se passait. Je me disais que ce qui m'intéressait était de développer cette activité performatrice, parce que je trouvais tout à coup que ma vie était une véritable performance. J'étais passé d'un état où j'avais tout à un autre où d'un coup je n'avais plus rien d'habituel, particulièrement plus d'argent et ce que rapporte l'argent. Avec une constante quand même qui était le cul. Que ce soit le jour ou la nuit, je passais et j'appuyais sur le flash. Je m'étais mis à récolter des ensembles d'objets, beaucoup de matière plastique, beaucoup de couleur, je les installais dans un ordre précis, qui collait à ce que je voulais comme espace. Puis, je

convoquais des types que je connaissais, je leur racontais ce qui allait se passer, ils le faisaient et j'appuyais sur le flash. Et voilà ce qui apparaissait comme une forme de visibilité en sous-sol qui passait par la lumière.

Une sorte de révélation au sens photographique.

Il y a une forme de révélation, ça c'est sûr. Où moi je serais prêt, à voir et à faire la photo, et où les hommes seraient prêts à faire ce qu'ils ont à faire. Je réfléchis, je pense les photos, je les monte avant de les faire. Ce qui explique aussi qu'il y en a pas mal où je suis, moi, parce que je suis pressé et il n'y a pas un mec à côté de moi. Les petits compacts ont des retardateurs, et moi, je ne suis plus tout à coup celui qui fait la photo, moi, je suis comme les autres.

Enfin il n'y a pas d'importance de qui est qui dans chaque photo ?

Non.

C'est pour ça que les visages sont souvent masqués ?

Non. Les visages masqués sont là pour être bien remarquables. On ne les voit pas et on les voit définitivement. On sait qui ils sont, ils sont en face de nous, ils nous observent, ils préparent des coups. Les types qui arrivent avec le visage masqué dans une banque, on sait qui ils sont, d'accord? Les hommes masqués sont des hommes en lutte, quelle que soit l'intensité de la lutte. Les images où les hommes sont masqués sont des annonces politiques, un jeu avec ce type de démonstration, être vu définitivement en restant anonymes.

Il y a une présence physique très forte de tous les hommes photographiés et en même temps on n'est pas dans une dimension érotique. Il n'y a pas de photos explicitement sexuelles.

Le sexe est un moyen de communication très précis, très intense bien sûr, on va chercher la mise en mouvement du désir loin en soi, on se prépare à être réveillé par un corps, une attitude ou un objet. Quand la présence du corps est un enjeu, la sexualité est présente sans que l'acte soit néces-

sairement mis en place.

Il y a toute une production de photos pornographiques mais que je ne montre pas parce que je ne sais pas encore comment les montrer. La pornographie est magnifique, dans le jeu avec la limite qui éclate tout le rêve du corps, son rêve de liberté totale, aveugle. Tout ordre explose et l'image pornographique montre cela.

Je ne montre pas les photos pornos que je fais. C'est la première fois, dans Dildo, que je les montre mélangées avec des images habituelles que l'on connaît de moi. Moi je suis exactement le même, je cadre de la même façon, je sais exactement ce que je veux. Je me trouve plus inventif. Parfois. Mais je dis ça parce que ça me fait plaisir de le penser. Surtout en ce moment.

Quelle place, d'après toi, peut occuper l'image porno dans la photographie artistique ?

Si on prend l'exemple de Mapplethorpe qui trouvait la pornographie passionnante mais qui cherchait tout le temps la beauté, la réponse est trouvée. Que veut dire mettre en scène du sexe ? Montrer une queue qui bande, les fesses d'un mec penché ? Ou montrer deux types ou deux femmes faisant l'amour ? La mise en scène du sexe existe dans la photo d'une femme ou de deux femmes ou de trois hommes habillés et où tout est là. Montrer le sexe directement, dans l'acte, peut devenir une annonce une fois encore politique, tout dépend de l'endroit où l'on place l'image et comment on la place. Je trouve que l'image pornographique est la plus belle quand elle répond à l'espace qui lui est attribué par l'ordre établi, celui de la petite taille du magazine qui rentre dans la poche du pantalon par exemple. Mais j'aime voir aussi les photos pornos de Mapplethorpe mélangées à celles des fleurs et aux portraits de gens célèbres, peut-être parce que toutes ont la même lumière.

Comment tu choisis les modèles ? Tu disais que tu te photographiais souvent parce que tu t'es toujours sous la main, mais les autres, ceux qui se trouvent être parfois sous ta main ?

Oui, ce sont des hommes qui sont de toute façon à un moment donné sous ma main. Je n'arrête pas des hommes dans la rue. Il y a des fois où j'ai envie

de faire ça, arrêter des hommes dans la rue et leur dire : "voilà, je suis artiste, j'ai envie de te photographier". Mais je ne le fais pas. J'y pense.

Je me demandais comment selon toi ça joue le fait d'être pédé dans le fait d'être artiste ? Au niveau de la création et aussi dans une dimension plus sociale, dans le monde de l'art contemporain ?

Je suis dans cette place là parce qu'on m'a mis dans cette place là de marginal, en tant que pédé. En tant qu'artiste aussi. La société ne favorise qu'une identité très normative, hétérosexuelle. Je suis différent. Il faut encaisser la différence du désir et après la différence de la place du désir. Le seul intérêt est de se servir de ce que la marginalité offre pour vivre différemment, donc aller plus loin, voir et entendre plus loin, être en effet définitivement différent. Je continue de me demander comment me servir de cette marginalité parce que cette place-là m'excite. Je sais qu'il y aura toujours un moment où la société va me renvoyer dans la gueule que je suis pédé. Moi, il faut que j'aille plus vite, que je trouve quelque chose d'autre à faire plus rapidement parce que mon homosexualité m'autorise à percevoir le monde différemment. Je me sens plus clair, plus au courant, plus décidé pour des changements.

Tu considères ta démarche artistique comme une démarche revendicative ?

Que serait être homosexuel et avoir une démarche revendicative ? Une démarche revendicative partagée par tous ? Si on prend pour exemple l'épigramme terrifiante et tragique du SIDA qui a entraîné dès son apparition une vraie guerre chez les homosexuels, une guerre contre la non reconnaissance de l'épidémie comme fléau par la société sous prétexte que le sida ne concernait que les pédés. En effet, la revendication était claire. Il fallait en tant qu'homosexuel être conscient du fait que c'était une guerre et non une fatalité parce que les pédés s'en coulaient. Il fallait partager cette conscience, revendiquer ensemble la prise en considération par les pouvoirs publics de la gravité du fléau. Il fallait se battre. Mais cette

revendication particulière, elle est à mettre au niveau de toutes les autres revendications, quelles soient d'ordre homosexuel ou non. Et c'est de politique dont il est question. Voilà ce qui existe dans mon travail.

Et aujourd'hui, que peuvent revendiquer les pédés ?

On entend les gens, les autres, dire : "Avant les pédés ils voulaient qu'on les considère comme des êtres vivants, et bien maintenant, ce qu'ils veulent, c'est adopter des enfants". Il y a vingt ans, vingt cinq ans, ce qu'on voulait c'était ne plus être arrêtés par les flics parce qu'on était pédé. Etre homosexuel était un délit à l'époque. Ça m'est arrivé d'être arrêté deux ou trois fois dans des lieux de drague à Marseille, à seize ans dix-sept ans. Donc les pédés se sont battus pour qu'on reconnaisse le droit à l'homosexualité. C'est Mitterand qui a abrogé le délit d'homosexualité. Il y a vingt-cinq ans tout le monde rêvait de liberté. Et aujourd'hui, tout le monde rêve de conformisme, de consensus, d'une vie sans conflit. La société dans son ensemble a changé, les homos désormais veulent la liberté d'adopter des enfants, c'est tout. Moi, je ne crois pas que la liberté des homosexuels soit vraiment acquise. En même temps, on n'est pas en Egypte, on n'est pas en Iran. On n'est pas dans des endroits où les mecs meurent parce qu'ils sont pédés. Alors qu'est-ce que ce serait la revendication, en fait ? Je crois que c'est plutôt en terme de sens. Le sens du projet homosexuel. Je crois, j'en suis sûr, que ma marginalité ne me sert pas à vouloir adopter un enfant mais me sert simplement à ne pas être d'accord et à continuer à soutenir le fait que je ne sois pas d'accord par rapport à des réalités qui sont pour le coup partageables par des homosexuels et à la fois partageables par tout le monde.

Tu penses à quoi par exemple ?

L'actualité. Dans ma jeunesse il était très compliqué d'être pédé. Aujourd'hui, je ne suis pas très sûr qu'un gamin ou une gamine de seize ans puisse dire "Moi j'aime les hommes" ou "Moi j'aime les femmes". Je ne crois pas que ce soit beaucoup plus simple aujourd'hui. La société nous ment. Elle nous fait croire que tout va bien pour

les homosexuels. Quand on voit les statistiques sur les jeunes suicidés, on voit qu'il y a beaucoup d'homosexuels filles et garçons. On parle beaucoup d'homosexualité à la télé et de sa soi-disant liberté. Mais au même moment des jeunes lesbiennes et des jeunes pédés font des tentatives de suicide liées, d'après ce qu'il est dit dans les rapports, à l'annonce ou à l'impossibilité de l'annonce de leur homosexualité.

Tous les parents continuent à élever leurs gosses en pensant qu'ils seront hétérosexuels. Et il faut toujours que ce soit les pédés, les lesbiennes qui sortent du placard.

Pour les parents, la différence reste très difficile à concevoir. Elle fait tout exploser. Et puis il y a eu des siècles d'homophobie dans les pratiques populaires, culturelles. On ne peut pas les gommer. Cette peur de la différence est viscérale. On peut se battre contre ça, mais vraiment se battre encore pendant des siècles. Dans le même temps, l'histoire de l'adoption chez les homosexuels me paraît être aussi dans le cours des choses. Cela paraît moins vibrant ou moins révolutionnaire mais c'est comme ça. Je sais aussi que pour pas mal de jeunes pédés ou lesbiennes, cette revendication n'est pas la leur, puisqu'ils veulent vivre leur vie en dehors des exemples.

Quel type de vie cela peut signifier ?

Moi je suis le fils de personne et je suis le père de personne. Moi je suis un homme célibataire même si j'ai un mari depuis dix ans etc. Mais je suis un homme célibataire parce que je suis pédé. Voilà, je suis un homme célibataire parce que je n'ai pas d'enfant. C'est tout. Et si je n'ai pas d'enfant c'est parce que je suis pédé. Donc je suis un homme célibataire et je vais mourir célibataire.

On en vient peut-être à ce que Foucault avait essayé de formuler à son époque sur les modes de vie, les modes de vie spécifiques, les modes de vie gay.

Il faut signaler qu'à l'époque de Foucault, un mode de vie ne pouvait être que différent, donc contradictoire à l'ordre social, donc sujet de réflexion pour envisager un autre comportement universel.

Enfin on n'a jamais trop su comment s'en dépatouiller de ces histoires là. Mais ça paraît plutôt séduisant. Par exemple, inventer de nouvelles formes de filiations. Ainsi un pédé de cinquante ans qui adoptait un pédé de vingt-cinq ans qui lui transmettait ses thunes quand il en avait, et puis son savoir.

C'est une possibilité, il y en a des milliers pour les homos, ils n'ont qu'à choisir, inventer leur vie.

Qu'est-ce que ça change cette liberté qu'on est supposés avoir gagnée? En effet il y a un nombre d'heures où il est question d'homosexualité à la télévision, mais finalement jamais on n'aura publié les chiffres du nombre d'heures où il a été question d'hétérosexualité à la télé.

La télé est hétérosexuelle. La vision de l'homosexualité à la télé est hétérosexuelle. La télé ment presque tout le temps, à propos de tout. La télé ne dit pas que des jeunes vont faire le test HIV tous les mois ou tous les quinze jours. Elle ne pose aucune question, par exemple, à quoi jouent ces jeunes, est-ce que le sida est un problème réglé pour eux ou est-ce un jeu avec la mort? Le sida n'est-il pas devenu le seul interdit? Il y a des réalités, en ce qui concerne la vie homosexuelle, qui ne passent pas à la télé.

Nous on ne rêvait que d'une seule chose c'était de nous casser de nos milieux, particulièrement familial. Ce qui est plus du tout le cas. Ça aussi ça a changé. D'ailleurs si les pédés veulent adopter c'est qu'ils ne veulent pas se casser, partir. Au contraire je pense qu'il ne faut pas avoir peur, il faut se casser.

Enfin tu appelles à vivre différemment des normes majoritaires?

Dans mon travail, je crois que l'homosexualité existe et devient, là pour le coup, oui, un exemple de tentative. Vivre l'expérience de son corps. Là aussi c'est fou ce qui est en train de se passer. Ce que la société nous propose comme modèle ce n'est plus le corps qui est ressenti mais le corps qui est montré, le corps qui fonctionne bien. Tu n'as pas la chiasse, tu n'as pas la peau grasse et puis tu es musclé, tu es en forme, tu es mince. C'est le corps qui est montré, ce

n'est plus le corps qui est ressenti. En même temps, ce n'est plus le corps du désir. C'est le corps de cet effort là parce qu'il faut faire un effort pour avoir ce corps là.

Que se passe-t-il dans la réalité? Trente-cinq ou quarante pour cent des adolescents ont vingt kilos de plus que leur poids normal. C'est ça la réalité et c'est là où il faut travailler, c'est entre ce qu'on nous fait croire et ce qu'est la réalité. Je crois que c'est ça qui est plus grave et donc plus intéressant.

J'ai l'impression que quelque chose de cet ordre s'impose dans la drague sur internet, qui me semble un truc incroyablement normalisant.

Mais en même temps c'est par internet qu'on rencontre les mecs les plus chauds. Quand on arrive à les rencontrer.

Mais c'est néanmoins très normalisant comme approche. Il faut être comme ci, mesurer comme ça, être musclé, avoir une bite qui fait ça, si elle fait pas ça, elle ne convient pas.

Oui mais ça, en même temps, pourquoi pas finalement l'accepter et l'assumer? Un mec qui a un beau cul et une belle bite, c'est quand même mieux qu'un mec qui n'a pas de cul et qui n'a pas une belle bite. Mais ce n'est pas tellement ça. Moi, ce que j'ai vu apparaître chez les homosexuels, c'est une forme de morale. Particulièrement chez les Anglo-saxons d'ailleurs. On m'a passé un bouquin de Bruce Benderson. Je le trouve archi moralisateur. Il faut laisser les choses à leur place. Par exemple l'utilisation de la web cam, il faut participer à ça aussi. Voilà un phénomène totalement queer pour moi. Même si les hétéros s'en servent, je me dis, finalement, c'est parce qu'ils copient les pédés.

C'est une invention qui est absolument phénoménale. Ces rencontres entre plusieurs types organisées via internet, voilà qui devient, pour le coup, comme une fiction. Et c'est cela qui est intéressant. C'est-à-dire ce qui est intéressant dans la pornographie c'est le moment. Si je dis, par exemple, que dans mon travail il y a peut-être quelque chose de pornographique, c'est, justement, qu'il n'y a pas d'avant et d'après, il n'y a qu'un

moment. Le cadre installe quelque chose. Ça n'a rien à voir avec plus ou moins de nudité ou bien des morceaux de corps que l'on peut voir dans mes photos. Il y a ce moment là et pour moi, tout à coup, c'est là où la pornographie apparaît. Car dans ce moment là, en effet, il n'y a plus de contingence. Il ne peut plus y avoir de contingence qu'une histoire de corps, d'appel du corps.

J'ai l'impression que le propre de la pornographie et des plans organisés via internet, le téléphone etc. c'est que c'est scénarisé.

On fait le scénario. On ne l'écrit pas, on le fait.

C'est vrai que là il y a des déplacements intéressants entre la pornographie et la vie quotidienne.

Ce sont des moyens d'invention complets qui m'intéressent parce qu'ils m'attirent terriblement. Je suis très attiré par la pornographie mais dans son contexte, pas dans son idée. Je crois que ce qui m'intéresse là, c'est la pornographie et non son idée. C'est peut-être pour ça qu'il y a un fond un peu pornographique dans mes photos.

Ce qui t'intéresse c'est : qu'est-ce qui se passe quand il y a pornographie ?

Oui. En art, la grande réussite artistique c'est l'expérience de Jeff Koons. Ces images, qu'on avait l'habitude d'avoir dans la poche, tout à coup se retrouvent en très grands formats, avec la même mise en scène, comme si la pornographie ne pouvait être que dans cette mise en scène. Alors là c'est une proposition artistique parce que, dans la pornographie, ce qui est intéressant, c'est quand la mise en scène est la plus popu possible, la plus vulgaire possible. Y'a rien de plus beau que des histoires de mécaniciens.

Pourquoi ne pas finir sur ces histoires de drague ? C'est quoi ton mode de drague préféré ?

Depuis quelques années le bar bordel. Je vais beaucoup au Keller ou au Glove. Enfin, dans ce genre d'endroits parce que je trouve magnifique cette possibilité que les mecs ont d'entrer et de se foutre à poils et, même s'ils ne baisent pas, c'est histoire d'être

à poils entre mecs. J'ai quarante-huit ans, j'ai commencé à baiser à douze ans et c'est comme si je découvrais ça. Je trouve ça magnifique.

Je crois que c'est l'endroit où je me sens le mieux. Même si je ne baise pas forcément. Au Keller il n'y a pas de backroom. C'est comme au Glove. Il n'y a pas d'endroits sombres. Tout est dans la lumière. Tout est éclairé donc on ne peut pas considérer ça comme étant uniquement des bordels. J'aime beaucoup le sauna également. Je trouve ces endroits intéressants parce qu'ils sont produits par la société finalement et parce que c'est ma génération, c'est-à-dire tout ce qui était l'anonymat.

On a connu - enfin, les Anglo-saxons ont connu - Pat Califia : gouine S/M, activiste et théoricienne, co-fondatrice de l'association lesbienne S/M Samois, artisan durant la guerre des sexes aux USA avec Gayle Rubin et Dorothy Allison du combat pour un féminisme ouvert à la diversité sexuelle, précurseur de la théorie queer.

Nous avons rencontré Patrick Califia lors de son récent passage en France à l'occasion de la parution du *Mouvement transgenre* (EPEL, 2003). Pat devenu/e Patrick ne renie en rien son passé mais poursuit son combat pour la tolérance et l'acceptation de l'autre minoritaire en tant qu'activiste, psychothérapeute et théoricien transgenre et bisexuel. Une rencontre chaleureuse avec un humaniste post-humain.

Tu es un homme transgenre, un activiste sexuel et un psychothérapeute. Quand tu t'exprimes, une de ces positions particulières prime-t-elle sur les autres ou, au contraire, penses-tu que tous ces points de vue sont combinés ?

J'aime mieux parler depuis une position qui me permet d'intégrer à la réflexion la sphère personnelle et la sphère professionnelle, théorique. Mais en ce qui concerne ce séjour, je pense m'exprimer plus en tant que thérapeute. Mon éditeur est un psychanalyste lacanien et la plupart des conférences auxquelles je participe sont organisées pour les psychanalystes. Dans mon livre il est question des personnes transgenres et le traitement qui nous est réservé par la psychanalyse pose problème ; c'est pour cela que j'ai insisté sur ce point. Ce n'est pourtant pas le seul sujet auquel je m'intéresse à l'heure actuelle et je suis sidéré de constater avec quelle promptitude les gens vous rangent dans une catégorie. Au final, cela donne quelque chose comme, on va lui demander un article sur les FtoM et seulement sur les FtoM. Autant que possible, je veux attirer l'attention du public sur tous les aspects du problème. Mon travail ne consiste pas seulement à parler d'une minorité sexuelle, mais aussi à comprendre les mécanismes du système de contrôle de la sexualité et de la socialisation des genres. Mais si on me demande ce que je pense de l'assimilation par Lacan de la transsexualité à une psychose, par exemple, je suis bien obligé de donner mon opinion.

À la différence des thérapeutes que l'on peut croiser en France, tu n'es pas hétérosexuel. Quelles relations entretiens-tu avec tes collègues en tant que thérapeute queer ?

Je pense qu'il y a un mouvement désordonné de thérapeutes que l'on surnomme "professionnels conscients de la diversité sexuelle" Ces gens ont pris le parti de mieux connaître l'homosexualité, le sado-masochisme, l'amour pluriel et le transgendérisme. Ils se consacrent aux personnes issues de ces communautés sans les considérer comme des malades.

À San Francisco, je suis soutenu par de nombreux praticiens qui partagent cette vision, mais j'ai aussi conscience que pour de nombreux psychiatres et psychologues, l'idée d'avoir, parmi leurs collègues, une personne transgenre est insupportable. L'idée que le transgendérisme est lié à un trouble psychologique est profondément ancrée en eux. Ils ne peuvent pas concevoir qu'une personne atteinte d'un tel trouble puisse traiter des patients. Je ne me vois même pas comme "traitant" des patients. Je parle en termes de travail avec des clients. Finalement je tiens plus du psychologue humaniste qui a appris dans les relations réelles, non dans la psychanalyse lacanienne. Cependant celle-ci est un corpus théorique extrêmement riche que je ne connais pas autant que je le souhaiterais.

J'ai été surpris, au cours de la conférence que tu as donné à Paris en novembre, quand tu as employé le terme client. On dirait que tu parles de service en termes commerciaux.

En Anglais américain, cela n'a pas cette connotation. Dans les années cinquante et soixante, on utilisait le terme de patient. Ce mot signifie que toute personne qui arrive dans ton cabinet est malade.

Dans la psychologie humaniste, le principe de base est que la plupart des gens ont la capacité d'être en bonne santé. Le rôle du psychologue est d'enlever les obstacles pour leur faire découvrir cette capacité. Du coup, quand on parle de "client", on souligne plus l'idée d'une relation plus égalitaire. Mais, cette relation est difficile à établir...

Il y a aussi une implication consumériste dans ce mot. Ce qui est à la fois une bonne et une mauvaise chose. D'une certaine façon, je pense que les thérapies ne devraient pas être payantes. Dans une vie, beaucoup d'expériences sont d'ordre thérapeutique ou curatives, ce qui fait que si les gens payent pour les services qu'ils reçoivent, ils ont une liberté de choix tant au niveau des endroits qu'ils choisissent qu'au niveau des types de services dont ils veulent bénéficier.

Sais-tu que l'importante bibliographie qui est dans l'édition originale de *Politics of Transgenderism* n'est pas reproduite dans l'édition française ?

Oh !

Tu ne le savais pas ?

Non, mais je te crois, pas de problème.

Je crois que cela pose un problème. On dirait une sorte de dépolitisation de tes travaux sur la sexualité.

Je n'aurais pas été d'accord si j'avais été au courant. Mais maintenant que je le suis, je vais contacter mon éditeur pour qu'il réintègre la bibliographie. Je pourrais aussi la mettre à disposition sur mon site internet.

En fait, je n'aime pas vraiment la couverture de ce livre. La deuxième édition est très différente. Dans cette version, l'introduction a été

revue et il est fait mention de ma transition.

Ainsi que des changements politiques qui ont eu lieu. Le livre date de 1997 et il ne reflète pas vraiment ce qui m'est arrivé. C'est toujours le problème des traductions. On ne sait jamais si elles sont bien. Je n'ai aucun moyen de vérifier.

Ce livre est donc un peu daté. Tu l'as écrit alors que tu étais une activiste lesbienne, et tu viens aujourd'hui en France en tant qu'activiste FtoM. Quel regard portes-tu sur ce livre maintenant que tu as changé de position de genre ?

Ce n'est pas évident de revenir en arrière et de réécrire un livre après cinq années. C'est pour ça que j'ai choisi de ne pas le faire pour ce livre. Je ne renie pas le contenu de ce livre, mais cela provoque chez moi une réaction étrange, quand je regarde ce que j'ai fait par le passé et quand je m'interroge sur ma relation à moi-même. Mais je ne suis pas sûr de répondre à ta question. Souhaites-tu que je donne les raisons qui m'ont poussé à effectuer ma transformation ?

O.K.

Il m'est arrivé beaucoup de choses à partir de quarante-cinq ans. Ma mère est morte d'un cancer du sein. C'était tragique, mais ça voulait dire que je n'avais plus besoin de discuter de ma transition avec elle. Ma mère était Mormon et n'acceptait pas mon homosexualité. Je pense que je n'avais jamais envisagé la transformation parce qu'inconsciemment, je ne voulais pas avoir à lui en parler. Quand elle est morte, j'ai subitement réalisé qu'à terme, c'est aussi ce qui m'attendait. Sentant que j'allais mourir aussi, j'ai pensé que je n'avais plus assez de temps pour me permettre de vivre malheureux. Je pense qu'au cours de ma vie adulte, combattre le sexisme, la misogynie en essayant d'être un autre genre de femme, a été pour moi un moyen de répondre à mes questionnements sur le genre. Et puis j'avais cette facette masculine qui se manifestait surtout dans l'acte sexuel. Subitement, je n'ai plus voulu que ma masculinité se réduise à un rôle sexuel, j'ai eu envie que mon corps ressemble plus à celui d'un homme. Il fallait que je trouve un compromis

avec moi-même. J'avais essayé tout ce que je pouvais, mis à part la testostérone, qui me semblait très dracoenienne et effrayante. Tout ce temps là, je pense que j'ai eu très peur que les gens pensent que mon travail serait invalidé par cette transformation, mais il fallait que je le fasse.

Autre sujet. Tu dis quelque part que tu te percevais comme une personne très active sexuellement quand tu étais lesbienne. Alors tu avais envisagé de prendre de la testostérone pour être plus masculine. Puis, tu expliques qu'après avoir fait des recherches sur la transsexualité tu avais décidé de ne pas prendre de testostérone, car tu pensais alors perdre ainsi le plaisir.

Quand j'ai fait mes premières recherches sur la transition de genre, j'étais au cœur de la guerre des sexes menée par les lesbiennes et je dirigeais un groupe de soutien aux lesbiennes sado-masochistes, Samoïs. Je faisais partie du mouvement Squale, à la recherche du plan cuir. Je ne connaissais personne qui avait fait la transition femme/homme. C'était trop et je ne pouvais pas le faire tout seul. De plus, à l'époque, le recours à la chirurgie me semblait très brutal et je me demandais: "À quoi bon changer de sexe si j'ai un appareil génital masculin qui ne fonctionne pas? Cela veut dire que je vais perdre ce que j'ai aujourd'hui". La décision n'était pas facile à prendre mais à cette époque j'ai pensé que c'était la meilleure chose à faire.

J'ai encore de sérieuses réserves à l'égard de la chirurgie génitale. Quand j'ai voulu subir une mammectomie, j'ai vraiment cherché un médecin qui comprendrait que je ne voulais pas ressortir scarifié et avec une peau insensible. Je crois que l'aspect esthétique est très important, car cela peut être traumatisant de voir son corps et de s'en sentir déconnecté... ne plus avoir de sensibilité ou une apparence déplaisante. Pourtant des progrès ont été faits en matière de chirurgie. Je pense en particulier à un docteur installé en Belgique qui fait du très bon travail, mais dont je ne pourrai sûrement jamais m'offrir les services.

Je me considère comme un homme, mais je sais aussi que je ne suis pas un

homme dans le sens conventionnel. Pour la plupart des gens, cette identité n'est qu'une illusion émanant de moi. Je pense que beaucoup de transsexuels et transgenres vivent le dilemme suivant: comment faire coïncider l'intérieur et l'extérieur? Comment peut-on accepter ce qu'on ne maîtrise pas? Ce n'est pas facile. Une chose est sûre, personne n'a jamais un corps idéal et tout le monde se couche avec l'anxiété provoquée par ses imperfections. Ce n'est pas seulement le problème des transgenres, mais celui des humains en général. La relation du moi au corps n'est pas uniquement une question d'identité de genre.

Il est question dans ton livre du mouvement transgenre aux Etats-Unis et du combat pour la dépathologisation de la dysphorie de genre. Où en est cette lutte? Des avancées ont-elles été faites? Qu'en penses-tu?

Il y a tant de problèmes à ce sujet. Tout d'abord, il faut remarquer que dans le DSM-IV¹, les troubles de l'identité de genre et le fétichisme travesti sont considérés comme des déviations sexuelles. De nombreux activistes trans voudraient voir ce statut changer (tout comme les gays l'avaient souhaité pour l'homosexualité), afin de faire savoir clairement que nous ne sommes pas des malades mentaux et d'essayer d'enrayer la stigmatisation. Mais si cela arrive, est-ce que les gens pourront toujours avoir accès aux traitements médicaux? Ces diagnostics sont utilisés comme justifications pour accorder des "traitements".

Il va donc falloir trouver des solutions. Je soutiens l'idée que le transgendérisme et le travestissement doivent sortir du DSM-IV. En fait, c'est vraiment très important que toutes les soi-disant paraphilies² n'y figurent plus. Mais la profession ne va pas changer du jour au lendemain. Beaucoup de psychiatres regrettent encore que l'homosexualité ne soit plus considérée comme une maladie mentale. Ils pensent que des pressions politiques ont été exercées pour obtenir ce changement et vivent avec les mêmes idées reçues. Il y a tout un travail d'éducation à effectuer qui prendra du temps.

1. Diagnostical and Statistical Manual

2. Comportements sexuels "anormaux", soit non-hétérosexuels

Mais il y a des changements. L'Association Harry Benjamin, commence à s'intéresser à ces problèmes avec un autre regard, maintenant que des transgenres en font partie et s'y consacrent. Le DSM-IV ne sera pas revu avant deux ou trois ans. Cela nous donne une opportunité de voir ce que nous pouvons faire en matière d'éducation et de lobbying politique. En fait, la volonté d'une partie des médecins et des thérapeutes de considérer une partie du domaine de l'expérience humaine comme pathologique repose sur de fondements théoriques. Il est donc très difficile de faire changer les points de vue.

Dans ton livre, tu expliques que de nombreux transsexuels doivent mentir aux docteurs pour être autorisés à faire leur transformation. Qu'en est-il aujourd'hui? Faut-il toujours dire "je veux devenir un garçon ou une fille normal" ou peut-on balancer, par exemple, "je veux devenir un homme trans gay" ?

Ces identités sont un peu mieux acceptées, surtout dans les grandes villes, mais je pense que pour la majorité des gens de la profession, il y a cette conception latente que si une personne vient vous dire ce genre de choses, elle n'est peut-être pas vraiment transsexuelle. On essaie encore beaucoup de distinguer le vrai transsexuel des autres. Au début, il était peut-être plus justifié d'essayer de trouver la personne qui pourrait suivre le traitement sans le regretter après, vu toutes les transformations que le corps subit. De plus en plus de gens se sentent les seuls maîtres de leur corps et certains veulent avoir recours à la chirurgie, mais ne veulent pas une transition totale. Il n'y a pas un renversement général, mais plutôt des petits espaces plus libérés. C'est pour cela que beaucoup de jeunes queers viennent dans des villes comme San Francisco où ils savent qu'ils trouveront plus facilement le genre de soins médicaux qu'ils recherchent.

Les médecins sont plus ouverts à San Francisco ?

Une clinique municipale prend en charge les plus pauvres. Une fois par

semaine, il y a une soirée intitulée "Transformations" où les médecins travaillent avec de jeunes queers. Il y a un vrai besoin. Des gens viennent de la Samois King Valley, à des centaines de kilomètres de là. Tout un groupe d'ouvrières agricoles hispaniques transsexuelles est venu après avoir entendu parler de l'existence de la clinique. De nombreux jeunes un peu partout ont besoin d'un sanctuaire tel que celui-là.

Tu dis qu'un des objectifs de ton livre est de créer une union politique entre gays, lesbiennes et transgenres. Parallèlement, il y a cette transphobie dans les communautés lesbiennes féministes que l'on retrouve chez certains universitaires gays, comme dans le livre de Alfred Ned Katz, *Gay American History*, par exemple. Comment pourrait-on réaliser cette union ?

Les unions sont problématiques et difficiles à créer. Je pense que la principale raison d'être de cette alliance est qu'il y a beaucoup plus d'hétérosexuels que de gays, de lesbiennes, de bisexuels et de transgenres. Nous avons subi des stigmatisations, des discriminations similaires et il est logique que nous nous entraïdions. En tant que bisexuel ayant changé de sexe, je veux pouvoir participer à la vie de la communauté gay. Les gays génétiques doivent prendre conscience de la présence des gays transgenres et des bisexuels pour que nous puissions être à leurs côtés. Ça a été difficile. Beaucoup de transgenres ne sont pas gays et ne veulent pas être assimilés à la communauté gay. L'exemple le plus remarquable à mes yeux est le suivant : une association d'aide aux victimes du virus HIV a été créée et s'est déclarée LGBT. Mais cette association a été fondée à une époque où l'épidémie frappait principalement les gays. Il leur a fallu beaucoup de temps pour se réorganiser, quand l'épidémie a commencé à toucher plus les personnes de couleur, les femmes, les toxicomanes. Désormais, l'association touche des subventions pour faire de la prévention de rue auprès des transgenres, car une étude épidémiologique a révélé que la catégorie de la population la plus exposée aux États-Unis était les femmes trans. Quand elles travaillent dans la prostitution, elles sont au plus bas de la

3. Harry Benjamin International Gender Dysphoria Association

hiérarchie et souvent elles ne peuvent pas imposer à leurs clients de se protéger.

Alors, vous avez un gay qui arrive dans la rue avec un sac rempli de préservatifs. Il tombe sur une jeune trans latino de dix-sept ans à qui on a répété toute sa vie qu'il était un pédé. Pour elle c'est très important de dire : "Non je ne suis pas gay. Je suis une femme."

Et bien croyez-vous qu'elle va aller discuter avec ce gay, ou qu'elle va aller voir son association? Non, elle ne le fera pas. C'est le problème avec toutes ces associations LGBT, il faut qu'elles nous donnent du travail. Elles touchent des subventions pour nous apporter leurs services, mais elles doivent embaucher des gens de notre communauté pour remplir cette tâche.

Il m'est arrivé de travailler pour un institut psychiatrique LGBT appelé New Leaf. Il arrivait toujours des choses atterrantes. Par exemple, un jour, un FtoM est arrivé avec sa petite amie pour se faire conseiller. On leur a répondu qu'ils ne pouvaient pas bénéficier des services de l'institut car ils étaient hétérosexuels. Je leur ai dit : "Il y a un T dans le sigle de l'association. Sur plus de cent employés, je suis le seul transgenre. Si cette lettre figure dans votre appellation, ça veut dire que vous devez vous occuper de tous les transgenres et pas seulement de ceux qui se disent gay." Les gays se battent encore contre le concept de la bi-sexualité. On a l'impression que la seule partie de la vie des bisexuels qui les intéresse est celle qui implique un partenaire du même sexe. Si je dois

encore aller dans un groupe de travail sur le safe sex pour les gays et les bisexuels et qu'à aucun moment il n'est question de sexe avec une femme, je prendrais mes jambes à mon coup. C'est absurde.

Oh ! C'est l'heure. Il faut terminer. Une dernière question, peut-être : que penses-tu du S/M ?

Ce que j'en pense... Il m'en faut plus ! Il n'y en a jamais assez.

Que peux-tu dire sur la politisation du mouvement S/M aux États-Unis ?

Ce qui a entraîné la politisation du S/M, c'est le mouvement féministe anti-pornographie qui voulait chasser tous les pervers des luttes féministes. Et comme Gayle Rubin, Dorothy Allison, moi-même ainsi que quelques autres, étions radicalement opposés à la censure, nous avons lancé le débat. Je crois que nous avons

réussi en créant un féminisme qui traite la sexualité de manière plus sophistiquée et qui ne sort pas le S/M du lot pour le diffamer mais l'aborde pour tenter de comprendre les thèmes du consentement et de la violence présents dans toutes les expressions de la sexualité. Il faut arriver à concevoir les choses globalement, mais ici, je ne suis pas certain que le pas sera fait. C'est arrivé à Londres. Un des autres éléments politisant pour le S/M a été le cas Spanner en Angleterre. Quand la police avait arrêté et inculpé une douzaine de gays qui organisaient et filmaient des soirées chez eux. Une collecte de fonds avait été réalisée pour porter



photo © Mark I Chester mchester.best.vvwh.net pc62

le cas devant la Cour Européenne des Droits de l'Homme.
Je pense que pour toute minorité sexuelle, la première étape consiste à créer des structures qui permettent aux gens de se rencontrer et d'obtenir des avancées sociales. L'appartenance à une minorité sexuelle ne signifie pas qu'on possède les moyens ou l'environnement d'être activiste. Il est difficile de trouver quelqu'un qui souhaite s'exposer ou éduquer les autres.
Je ne sais pas comment vous considérez le S/M ici, mais à l'heure actuelle, aux États-Unis, les gens peuvent perdre leur emploi ou la garde de leur enfants pour ça. Il y a une idée encore bien ancrée : si votre sexualité comprend des éléments de contrainte physique ou qu'elle implique la souffrance, ça veut dire que vous êtes quelqu'un de dangereux. C'est pour ça que je veux parler, parce que je crois que les gens les plus dangereux sont ceux qui ont l'air le plus normal. Si George W. Bush était un peu plus kinky⁴, il serait probablement quelqu'un de meilleur.

Dans *Leather Folks*, il y a un texte de Geoff Mains intitulé "A view from a Sling", il y a une idée dans le genre du vieux truc hippy "si le Président prenait de LSD, il serait plus cool et pacifiste". Geoff dit, "les hommes politiques seraient plus ouverts s'ils essayaient le fist-fucking".

On pourrait poursuivre en disant "Ouvre ton cul et ton esprit suivra"⁵. Je connaissais Geoff Mains et c'était un homme très doux et idéaliste. Je pense que c'est une des victimes du sida qui me manque le plus car il croyait vraiment en la capacité des hommes à plus se respecter les uns les autres. Je ne crois pas partager son optimisme.

Il est évident que des gays ou des transgenres sont capables d'avoir des opinions et de faire des choses horribles. Peut-être qu'il ne faut pas

parler de libération des gens par le kinky sex mais plutôt de libération des gens par l'acceptation du kinky sex. Il est plus important de changer les comportements que les tendances sexuelles. Je ne pense pas que tout le monde sur la terre doit être S/M ou homosexuel pour avoir une attitude décente au plan politique. Je crois que c'est le vrai problème des politiques identitaires.

Il n'est pas nécessaire de convertir les gens à notre sexualité.

Exactement.

Sauf ceux avec qui on veut baiser.

Mais ça, c'est ce qu'on appelle la séduction. C'est autre chose.

4. L'expression "kinky sex" pourrait être approximativement traduite par "sexe anormal" en référant cette appellation aux pratiques sexuelles "déviantes" que Gayle Rubin, dans *Penser le sexe* (in *Marché au sexe*, EPEL, p. 87), situe aux limites extérieures du cercle vertueux de la hiérarchie sexuelle (ex. : homosexualité, S/M, fétichisme, utilisation de sex toys, fist fucking etc..).

5. "Open your ass and your mind will follow"

Jean-François Texier

Février 2004

Jean-François Texier tricote partout ou presque, notamment dans les lieux de drague et les backrooms. Il doit son talent artistique à ce que lui a enseigné sa grand-mère et son talent à tricoter avec des aiguilles de pin n'a d'égal que sa verve à balancer les institutions artistiques et les responsables politiques. Un portrait de l'artiste en pèlerine.

Dès le début tu as travaillé sur le tricot ?

Ça a commencé après la maîtrise en Arts Plastiques. J'ai fait une maîtrise sur les draps. J'ai voulu faire une maîtrise comme je l'entendais sans forcément citer les articles des enseignants. Et ça c'était pas possible. Ensuite j'ai préparé les concours. Mais en fin de compte je ne les préparais pas du tout. Je me suis dit "Je vais faire ce que je veux!". C'était lié à la vie.

Et tu savais déjà sur quoi tu travaillais c'est à dire sur toi... ?

Non, mais je n'étais même pas artiste ! Je me suis dit "J'ai envie de faire ce que je veux dans la vie!". C'était plus simple. Ce n'était vraiment pas existentiel. Et je me suis dit "J'aime le travail manuel, donc je vais faire des bijoux." Et puis j'ai commencé à faire du tricot, à reprendre des choses que j'avais faites quand j'étais adolescent, en oubliant 8 ans de fac qui m'ont quand même pourri. Mais pas tant que ça car les recherches que j'avais faites en maîtrise étaient déjà très personnelles. C'était déjà sur la broderie du trousseau de la jeune fille, des interviews avec ma grand-mère. J'ai commencé par faire des gants qui sont reliés entre eux. Ils font 2,10 m et ça forme une corde à sauter. Et puis il y a eu la fameuse pèlerine. J'ai montré ça à Hélène Sorbé, une prof que j'aimais bien, et qui me disait que c'était un travail très personnel, que je n'étais plus dans un boulot de fac. Et puis il y a eu des photos de mise en scène d'objets. Et il y a eu la revue *La Longue Vue*, puis le scandale au Conseil Régional.

C'était quoi ce scandale ?

Il y a eu une bourse pour faire des arts plastiques et mon dossier a été choisi. J'ai été sélectionné en premier et la bourse ne m'a pas été donnée car c'était un peu trop choquant. C'était au moment de l'élection du nouveau Président du Conseil Régional, qui était de droite et qui avait besoin des voix du Front National pour se faire réélire. Et ce n'était pas possible de demander les voies du Front National et de donner une bourse à quelqu'un qui fait ça. Donc je n'ai pas eu de bourse. On a dénoncé la censure.

Il y a combien d'œuvres qui ont été achetées par le FRAC ?

Le FRAC Aquitaine a une pièce magnifique. C'est un petit livre fait tout à la main avec des images et de la broderie : *Accessoires* (1997). Ce ne sont que des photocopies toutes découpées à la main. Évidemment c'est pratiquement inexposable. Il faut qu'il soit mis sous vitrine. On ne peut pas tourner les pages ou alors sur rendez-vous et c'est Hervé Legros, le directeur du FRAC, qui tourne les pages. Et c'est le seul FRAC qui a acheté des images ce qui est important. Au FNAC j'ai une pèlerine qui est au crochet, accompagnée du *Modes&Travaux* à partir duquel je l'ai faite. Ils ont aussi une commande publique. Mais c'est une commande publique et donc c'est une porcelaine que je n'ai pas faite. C'est un pompier couvert de merde. C'est un truc atroce.

J'ai un tricot au FRAC de Reims. C'est un petit tricot fait avec des mines de plomb dénudées et j'ai tricoté avec du mohair rose qui devient au fur et à mesure gris. Donc c'est "la matière

grise qui mine la chair" *dixit* Dominique Truco. En Haute Normandie, ils ont acheté une série de tricots, ce sont les "Tricots de Mériadeck". Ce sont des tricots que je fais à Mériadeck en été. Le FRAC Haute-Normandie en a acheté 6 qui sont présentés chacun dans une petite boîte, une boîte de pâtes d'amande par exemple.

Tu t'installes sur les terrasses ? Tu fais ça régulièrement ?

Cet été il y en a eu très peu.

Ce n'est pas une performance ?

J'ai fait une performance - une petite danse, un petit divertissement - et ça a donné naissance à ces tricots.

Alors pourquoi Mériadeck ?

C'est un lieu de drague. Et puis c'est un lieu absolument magnifique. J'adore les années 70. L'été c'est un lieu de rencontres et c'est tellement pénible de tourner dans les allées, d'attendre, je me suis dit "Bon stop ! Je tricote!". Et donc je tricote avec des aiguilles de pin qu'il y a sur le sol. Je ne savais pas si techniquement c'était possible. Au début ça n'a pas été génial parce que j'avais utilisé de la laine très fine.

C'est extrêmement délicat.

Mais régulier !

C'est quoi comme point ?

Alors ça c'est du point mousse. C'est à dire que toutes les mailles sont tricotées à l'endroit. Je travaille la nuit et il y a des petites erreurs. C'est pas grave.

Quand tu présentes ton projet, tu en parles que tu investis les terrasses de Mériadeck, ce lieu de drague ?

Oui. Je parle de Mériadeck. J'ai appris à tricoter avec ma grand-mère. Ce travail c'était un peu le patrimoine mais ramené à la ville et adapté à des situations.

Et en 3 heures tu fais combien de longueur ?

(il montre un tricot d'environ 5 cm)
Ça ce n'est pas très long. En 3 heures ça peut être un petit peu plus long. Là ça a été plus rapide...

Donc c'était une bonne soirée...

(rires) Les tricots sont plus ou moins longs... Et puis j'ai décliné. J'en ai des très longs. J'en ai même fait un marin, bleu et blanc. Je ne réfléchis pas trop quand même. De toute façon ça reste des points simples : mailles à l'endroit - mailles à l'envers, ça fait des côtes. Je dois avoir un peu de point de riz. Je ne me complique pas ! C'est quand même du tricot en extérieur, ce n'est pas la concentration de l'intérieur.

À conserver c'est une horreur. Ça a été exposé à Reims et quand c'est arrivé, c'était à la limite de tout se défaire. C'est très fragile.

Tu les stockes où tes œuvres ?

Dans mon FPAC : mon Fonds Personnel d'Art Contemporain. C'est plié et mis dans des cartons. J'ai des problèmes avec les mites et avec les souris en ce moment.

Essentiellement, c'est l'été et en plein air que tu exerces ? C'est important ?

Oui. Dernièrement j'ai fait des gants avec de la menthe à l'eau et de la grenadine congelés (pièces d'été. Très frais).

L'hiver je ne fais pas la même chose. L'hiver, je tricote à la fenêtre.

Et la dernière pièce exposée... ?

C'est un drapeau français d'1,50 m, 3 bandes de 50 cms. Ça brille. Il y a 136 mailles donc c'est énorme. J'ai mis 9 mois. C'est du point de riz, donc un tricot très tendu. J'ai utilisé comme laine des laines chimiques des années 70, luxueuses : Paillettes, Star Light, Glamour, de l'Étoile... Je les ai tricotées toutes en même temps.

Il y a eu l'expo à Reims, on en a pas mal parlé.

On m'a invité en Champagne-Ardenne pour une résidence d'artiste parce que la Champagne-Ardenne était à la fois une région de la maille, une industrie de la maille qui est en crise. À Bar-Le-Duc, à côté de Reims se situaient les entreprises de Bergère de France dans les années 70. Ça n'existe plus. Et puis en même temps la Champagne-Ardenne est une région de boxe. Tous

les grands champions du monde de boxe viennent de Reims. Il reste Philippe Coutelas, qui est un champion du monde de boxe américaine. À Reims, il donne des cours de boxe aux enfants. Il y a donc des salles de boxe, l'une à Reims, l'autre à Troyes où était la résidence d'artiste. Et, comme on me voit à chaque fois tricoter en résidence d'artiste, là non, j'ai fait de la boxe. J'ai loué la salle de boxe pendant une semaine. J'ai souhaité travailler sur le poing et le point de tricot. Et il y avait dans l'expo une série de photos sur la boxe "T'as boxé la maille" qui était présentée. On avait reconstitué des vestiaires. Les photos avaient été mises dans les placards. On ouvrait les portes et on pouvait les voir comme des photos de pin-up. En face il y avait les bancs, où on se déshabillait. Alors il y avait les vêtements, les gants de boxes, les néons... On avait refait l'ambiance.

À l'entrée de l'expo, des affiches tapissaient complètement les murs du sol au plafond. C'était de grandes affiches. Ça faisait complètement entrée de salle de concert ou 3615 ULLA. C'était vraiment ça. Et je boxais. L'expo s'appelait "Boxing Queen". Il y a un travail sur les nœuds, les lacets. J'ai fait ce travail sur la boxe bien avant que celle-ci soit à la mode.

C'est aussi un hommage à Al Brown, un boxeur des années 30, l'amant de Cocteau. Il venait de Panama. C'était un boxeur noir extrêmement filiforme et très mince : 1,85 m pour 52 kg. C'était un poids plume. Il se faisait appeler la Libellule Noire. Il était maigrissime et d'une force incroyable. À l'expo Cocteau à Paris, on le voyait boxer - un très beau de visage. Hallucinant quoi ! Il était noir et donc je me suis enduit de cirage noir et de vaseline - la vaseline sert aux boxeurs quand ils ont des plaies et le cirage pour les gants. Tous les accessoires pour boxer ont été recherchés avec beaucoup de finesse car à Bordeaux ce n'est pas simple pour trouver. Et puis c'est un monde fermé. C'était quand même très influencé par la peinture classique. Il y avait un projet d'imprimer ces photos sur des bandages de boxe en

cuir mais ça coûte une fortune.

Et le slip du père Noël, c'est fait au tricot aussi ?

Non. C'est une pièce d'été. Le gale-riste Alain Gutharc m'a proposé cette expo en juin dernier et c'était pour septembre. J'ai acheté le tissu à Bordeaux chez Lafargue, en haut de la rue des Remparts - un peu vieillot, kitsch, genre Vieille France, mais du tissu de bonne qualité- et j'ai tout fait à la main. Donc c'est gansé de cygne pris chez Bouchara et brodé au fil d'or. C'était l'été canicule-broderie. Et ça a été très, très, très pénible. On devait le mettre en scène au château de Cadillac mais ça ne s'est pas fait.

L'idée vient d'où ?

Oh ! Elle est stupide, carrément stupide. En fait, c'était ironique par rapport aux diminutions des subventions du Ministère. C'était la générosité du Père Noël, mais là c'était mal parti. Il fait 1,80m à la taille. Donc c'est vraiment immense. 1,50 m de hauteur. C'est très frais.

Ce n'est pas difficile de passer de photos où tu poses en travesti à celles où tu poses en boxeur ?

Ah ça ne me gêne pas du tout ! C'est Molinier qui fait de la boxe ! Voilà ! Et puis le travail évolue aussi. Mais c'est assez récent le travail sur la boxe. C'est parti d'une rencontre avec un boxeur et éducateur sportif, Roberto Rodríguez Montero, et puis c'est parti aussi d'une fascination. Je pense qu'il faut vraiment relier le sport et les arts plastiques. C'est une belle idée. Et ce n'est sûrement pas fini. Avant de travailler sur la boxe, j'ai travaillé sur les marins aussi, pour la Biennale de Lyon. J'avais fait une compétition de tricot et là déjà, c'était des pièces énormes, massives.

C'est déjà un fantasme qui a à voir avec l'imagerie homosexuelle.

Oui bien sûr.

Les boxeurs, c'est plus viril donc ça fait presque décalé.

Oui c'est vrai, les boxeurs sont plus bœufs. Le problème c'est qu'après ils ont écrit au FRAC un mot d'injures. Là j'étais très content. Je trouve ça

bien car ça prouve que le travail sert à quelque chose. Faut dire que j'avais fait une belle publicité aussi. Alors ils sont venus pour voir et ils n'ont pas du tout aimé !

Il y a quelque chose de délibérément provocateur non ?

Oui, j'aime quand il y a de la provocation mais en même temps les photos n'ont rien de provocant. Mais ils se sont sentis agressés. Ils ne sont pas très fins. Excepté Coutelas, qui est un champion du monde, il a ri ; il a compris.

Ils étaient agacés parce que ça remettait en cause leur virilité, leur honneur... ?

Il y a la noblesse. Mon humour ne leur a pas plu. Surtout que la boxe est un sport à la fois de gens pauvres - la Champagne-Ardenne c'est triste - A Reims ceux qui font de la boxe c'est vraiment des petits voyous de banlieue qui ont envie de se recycler. Puis faut quand même être malade pour aller se faire taper dessus. C'est un sport de dingue. Ils se sont vraiment sentis agressés. Fallait pas toucher à la boxe. Il y a eu un coup de fil qui m'a quand même fait peur. J'ai eu des menaces. Au téléphone, je n'ai pas apprécié. Bon voilà, c'est comme ça.

Pour les photos faites place Renaudel tu étais dévêtu, quel est le lien ?

"Accessoires" est un mot très important parce que tout mon travail parle de ça quand même. Même le travail sur la boxe, c'est un travail sur le tissu, une obsession du tissu. Renaudel c'était vraiment un travail sur les nouveautés, sur la mode. C'était des accessoires qui viennent du grenier, qui datent de ma tante, de ma grand-mère, sauf les chaussures qui ont été achetées : la capeline, les gants, la petite fourrure. Le tout est mis en scène dans un endroit précis, un lieu de prostitution masculine, devant une église, à côté de l'école des Beaux-Arts.

À quel moment de la journée ?

Le soir et, là, ça craignait un peu quand même. Il y a à mon avis beaucoup de clandestins qui se prostituent. Bon ils m'ont vu complètement à poils. C'était l'époque où il y avait moins de

policiers dans les rues le soir aussi. On a tourné autour de l'école des Beaux-Arts pendant 1h30, 2h. Mais on nous a laissé tranquilles. Mais à l'époque c'était moins tendu qu'aujourd'hui. Ça se passe devant l'église. Je joue la veuve en bigotte. C'était osé. Mais on a fait pire.

Tu as déjà fait des photos aux jardins de Mériadeck, dont on parlait tout à l'heure.

Il y a une photo qui a été montrée chez Fabrice Hybert où j'avais exposé des tricots de Mériadeck. On avait décidé de mettre une photo qui a été prise il y a très longtemps et qui est très choquante. Sur l'une des parois du bowling de Mériadeck, il y avait un tag "Dior". Ça date peut-être de 1999 ou 2000. Ce tag est assez fascinant car il a été fait par des rappeurs et c'est aussi le nom d'une maison de couture dont les publicités sont aujourd'hui un peu trash. En même temps on trouve là-bas des beurs de banlieue qui matent les pédés en buvant de la bière et les pédés qui s'habillent maintenant comme des rebeus. Donc on ne sait plus trop. Ça devient très ambigu cette histoire. Je pose ici dénudé un peu comme Adam et Eve dans le jardin d'Eden. Je me cache les yeux et le visage car j'ai trop de lumière. Je suis un peu noyé dans la végétation et le corps apparaît très blanc avec le flash. Je pense que ça suffit. C'est ma pièce préférée. Ça a été fait par Michaël Batard, un photographe avec qui je travaille. On avait acheté l'appareil à la Fnac l'après-midi et le soir on l'avait testé. Comme ça tout simplement, je trouve ça parfait. Et puis il y a pire dans cette série. Mais on avait montré seulement celle-là.

Cette peur est-ce que tu la recherches ?

Oui. Je crois que c'est bien de se confronter à l'espace réel et de ne pas bluffer.

Tes parents te soutiennent ?

Oui, j'ai une chance énorme. Je crois qu'ils en auront un peu marre dans quelques temps mais c'est un soutien. Je peux revenir en Charente quand je veux car je n'ai pas d'atelier.

On t'a commandé une pièce ?

Les commandes publiques c'est compli-

qué. On m'a appelé en me disant "Est-ce que vous voulez travailler avec un artisan qui va faire la pièce pour vous ? La pièce ira ensuite au FNAC et il y aura un catalogue et vous aurez tant d'honoraires". Donc, c'était une belle proposition. C'était pour une pièce en céramique. Seulement c'est très difficile de travailler avec des artisans. Et je suis tombé sur une folle à Limoges, complètement tordue ! Totalement syphonée ! Avec un énorme problème de braguette ! Alors le projet, au début, c'est un pompier qui prend sa douche dans une coquille Saint-Jacques. J'avais fait un dessin - une espèce de merde - et elle a quand même travaillé. Seulement il n'y avait plus d'argent à la fin. La folle n'a pas livré toutes les pièces au FNAC. Résultat, la pièce va être montrée à Sèvres au Musée de la Manufacture Royale.

Alors je me suis demandé ce que je pouvais faire pour l'embellir, qu'est-ce que je peux lui mettre dans la main ? Donc je suis allé à la confiserie à Gambetta, où ils vendent des bonbons immondes, des lassos en gélatine de 30 cm de long. On dirait des asticots marrons. J'en ai acheté pour 16€. Je vais en glisser partout. Je vais balancer ça sur la tête du truc. Ça va faire une espèce de merde, mais un dégueulis immonde. Et le socle, je vais le recouvrir de moumoute abricot. Comme ça, ça va dégoûter tout le monde. Mais au moins qu'on voit ce que donnent les commandes publiques. J'en ai plus rien à foutre. J'ai honte. J'ai honte d'avoir une pièce comme ça. Donc là, je vais à Paris balancer mes asticots merdiques dessus. Il y a 3 pièces qui ont été réalisés. Il n'y a pas du tout de suivi car la folle a gardé le moule. Alors qu'il y a un contrat avec le Ministère et il faut que les moules rentrent aussi dans la collection. C'est hallucinant.

D'autres pièces ?

Chez Fabrice Hybert j'ai présenté toute ma collection de catalogues "Bergère de France" qui vient de ma grand-mère. Et il y avait des bocaux remplis de mites. J'ai élevé des mites dans 3 bocaux qui ont été mis en vitrine. Avec quelques plumes et un peu de laine ça se développe à une

rapidité extraordinaire. Il y avait une aile de faisan, les larves ont dévoré toute l'aile. Il ne restait qu'un peu d'os. Toute la viande, elles ont tout mangé. C'était le clou. Ça avait très bien marché avec l'aide de l'Insectarium de Besançon.

Tu as fait une autre résidence à part Troyes ?

Je suis parti en résidence sur la Côte d'Azur. Une résidence magnifique qui est une résidence américaine, le Château de la Napoule, à côté de Cannes. On a fait un travail avec Roberto, un ami qui fait de la boxe. C'est un travail photographique de mise en scène qui a fait scandale. C'est la rencontre de Marianne et Jeanne d'arc dans une région, évidemment, Front National. Et ça a été très mal pris. Sur la photo je suis déguisé en Marianne. Je me pince le téton pour allaiter la France. Je n'y arrive pas et j'appelle Jeanne à mon secours. On avait acheté des drapeaux. Ça a vraiment fait scandale, avec ce ciel un peu moutonneux. Et ça a très mal fini : on s'est fait traiter de nazis. Ce n'était pas possible. On ne badine pas avec la politique. Et c'était au moment du scandale avec Laetitia Casta et ses impôts qui parlaient et puis il y avait la Jeanne d'arc de Besson. Ça n'a pas plu du tout à Patricia Corbett, la directrice, une vieille jument sur le retour qui aime la cravache. Et on voulait faire un timbre. Il ne fallait surtout pas parler politique. Patricia Corbett avait la trouille, les règlements de compte, la Côte d'Azur, c'est la mafia. C'était une résidence très bourgeoise et puritaine. Malgré tout, on a quand même fait le travail. Et à la fin on nous a interdit de le montrer. Le dernier soir on montrait nos travaux dans la résidence sous le manteau, comme si c'était des photos de cul...